REMY DE GOURMONT

Une Nuit au Luxembourg

— *ROMAN* —

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVI

Fernando Pessoa

UNE NUIT AU LUXEMBOURG

DU MÊME AUTEUR :

Roman, Théâtre, Poèmes

SIXTINE, 2e édition. 1 vol. gr. in-18..... épuisé
LE PÈLERIN DU SILENCE, 2e éd. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
LES CHEVAUX DE DIOMÈDE, 2e éd. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
D'UN PAYS LOINTAIN. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
LE SONGE D'UNE FEMME, 2e éd. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
HISTOIRES MAGIQUES, 2e éd. 1 vol. in-12..... 3.50
PROSES MOROSES, 2e éd. 1 vol. in-24..... 3 »
LE VIEUX ROI. 1 vol. in-12..... 2.50
LES SAINTES DU PARADIS, petits poèmes avec 29 bois originaux de G. d'Espagnat. 1 vol. in-12 cavalier.. 6 »
LILITH, *suivi de* THÉODAT, 3e édition, 1 vol. gr. in-18. 3.50
UNE NUIT AU LUXEMBOURG, 1 vol. gr. in-18..... 3.50

Critique

LE LATIN MYSTIQUE (Étude sur la Poésie latine du moyen âge), 3e édition. 1 volume in-8..... épuisé
LE LIVRE DES MASQUES (Ier et IIe) (gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 53 portraits par F. Vallotton), 3e édit. 2 vol. gr. in-18. Chaque volume..... 3.50
LA CULTURE DES IDÉES, 2e édit. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
LE CHEMIN DE VELOURS, 2e édit. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
LE PROBLÈME DU STYLE, 2e édit. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
PHYSIQUE DE L'AMOUR. *Essai sur l'instinct sexuel*, 7e édit., 1 vol. gr. in-18..... 3.50
ÉPILOGUES, 1895-1898. *Réflexions sur la vie*, 2e édit. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
ÉPILOGUES, 1899-1901. *Réflexions sur la vie*, IIe série, 2e édit. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
ÉPILOGUES, 1902-1904. *Réflexions sur la vie*, IIIe série, 2e édit. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, 3e édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. gr. in-18..... 3.50
PROMENADES LITTÉRAIRES, 3e édit. 1 vol. gr. in-18.... 3.50
PROMENADES LITTÉRAIRES, IIe série, 1 vol. gr. in-18.... 3.50
PROMENADES PHILOSOPHIQUES, 2e édit. 1 vol. gr. in-18. 3.50

REMY DE GOURMONT

Une Nuit au Luxembourg

— ROMAN —

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 3

Quinze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 4 à 18

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PRÉFACE

On lisait, dans *le Temps* du 13 février 1906 :

« *Nécrologie.* — Nous venons d'apprendre la mort subite de notre confrère de la presse étrangère, M. James-Sandy Rose, décédé hier dimanche en son domicile, 14, rue de Médicis. Malgré ce nom anglais, il était Français; né à Nantes en 1865, il s'appelait Louis Delacolombe. Elevé aux Etats-Unis, il était revenu en France il y a dix ans, et n'avait cessé depuis lors d'être le correspondant très apprécié du *Northern Atlantic Herald.* »

Le lendemain, 14 février, le même journal insérait cette note dans ses *Faits divers :*

« *Le Mystère de la rue de Médicis.* — Nous avons annoncé hier la mort subite de notre confrère de la presse étrangère, M. James-S. Rose. Cette mort pourrait bien être suspecte. Dès maintenant, on soupçonne fortement une femme du quartier latin, Blanche B..., d'y avoir au moins participé. Cette femme est connue pour s'habiller, même en plein hiver, de couleurs très claires, et c'est ce qui l'a fait remarquer par la concierge. Elle demeure d'ailleurs derrière la maison du crime, — si toutefois il y a crime, — rue de Vaugirard. Voici, dit-on, ce qui se serait passé :

M. J.-S. Rose, qui avait des habitudes assez régulières, n'ayant pas été vu pendant quelques jours, on a forcé sa porte, et on l'a trouvé inanimé. La mort remontait à quelques heures seulement, ce qui ne coïncide

pas avec le laps de temps pendant lequel il est resté invisible et ne laisse pas de compliquer la question. On suppose que la femme B..., ayant passé la nuit avec lui, l'a endormi au moyen d'un narcotique (dont le malheureux ne s'est pas réveillé), ou l'a étranglé à un moment où il était sans défense; puis, le vol accompli, elle se serait enfuie précipitamment. Dans sa hâte, chose extraordinaire! elle a oublié sa robe et serait partie enveloppée dans un grand manteau. Du moins on n'explique pas autrement, chez M. Rose qui vivait seul, la présence d'une élégante robe blanche... »

Le surlendemain, troisième écho :

« *Le Mystère de la rue de Médicis.* — La jeune femme, d'abord impliquée dans cette affaire, serait depuis quinze jours à Menton avec M. Pap..., député des bords du Danube.

Ils ont écrit l'un et l'autre de là-bas à des amis communs. L'instruction ne fait aucun progrès, au contraire... »

D'autres journaux, que j'eus alors la curiosité de consulter, avaient brodé sur la mort de mon ami des histoires encore plus folles. La police, ayant pour cela de bonnes raisons, ne faisant aucunes communications à la presse, les journalistes poussèrent le dérèglement jusqu'à l'insanité ; puis leur imagination à bout, ils se turent.

En réalité, l'immixtion de Blanche B..., dans cette histoire était uniquement due aux bavardages d'un jeune employé, voisin de M. James-Sandy Rose, et qui avait remarqué dans la chambre une robe de femme en étoffe blanche. Je raconte, à la fin de ce volume, les faits qui ont troublé l'imagination de cet éphèbe. Ni la police, qui se désintéressa aussitôt de l'affaire,

ni la justice, qui ne fut point saisie, n'eurent à impliquer qui que soit dans un « mystère » qui, s'il est vraiment un mystère, n'est pas de ceux que les administrations peuvent résoudre, ni des magistrats.

Les jours suivants, *le Temps* laissa de côté la rue de Médicis. Au bout d'une quinzaine, un jeune journaliste fort bavard, accompagné d'un monsieur âgé qui prenait aussi des notes sur un calepin, mais ne disait rien, vint sonner chez moi. Il avait la prétention de m'interroger. Je voulus bien lui répondre que M. James-S. Rose était mort d'apoplexie ou du moins subitement; que j'étais son ami et qu'il m'avait institué son héritier ; que les bruits de crime étaient absurdes et les bruits de « mystère », ridicules.

— Qu'y a-t-il, dis-je, de plus normal que la mort ?

Le vieux monsieur acquiesça, tandis que le jeune journaliste murmurait :

— Cependant...

— Tout ce qu'il y a, repris-je, d'intéressant dans cette histoire banale, et triste pour moi seul, peut-être, c'est que M. James-Sandy Rose laisse un ouvrage inédit et qu'il m'a chargé par testament de le publier, ce que je vais faire...

Je jetai sur le jeune journaliste un coup d'œil persuasif :

— C'est un des livres les plus curieux que j'aie jamais lus et, quoique l'auteur me fût familier, une véritable révélation pour moi...

— Vraiment ?

— Comme je vous le dis. Le public, sans savoir ce qu'il y a dans ce livre, l'attend avec impatience.

— Ah !

— Quand vous l'aurez lu, quand vous l'aurez seulement vu, vous serez de mon avis.

Cette innocente réclame fut ponctuellement insérée dans *le Temps* et dans *le Nouveau Courrier des Provinces*, que le vieux monsieur était prié d'alimenter. J'en tirai quelques minutes d'amusement, pas autre chose.

Le voici, ce livre, et naturellement sans commentaires. Conformément aux prescriptions impératives du testament, j'en ai, non pas corrigé, mais redressé le style quand cela a été nécessaire, car Louis Delacolombe, élevé en anglais, avait gardé dans son langage quelques traces de ses années d'éducation. Je pense qu'il a été écrit au courant de la plume, et d'une main fiévreuse, en l'espace de quelques jours.

J'ai résumé dans une note finale le résultat de mon enquête personnelle. Il n'est pas

nécessaire de la lire, mais je crois cependant qu'elle intéressera ceux qui auront été intrigués par le récit énigmatique de mon ami.

P. S. — Le dessin de la page 17, qui est de la main de M. Sandy Rose et que j'ai inséré à l'endroit marqué par lui, s'il a une signification, je n'ai pu la pénétrer. Cela semble représenter une médaille grecque dédiée à la déesse Coré. Mais KOPH veut dire aussi jeune fille et même poupée. D'ailleurs connaît-on de telles médailles?

UNE NUIT AU LUXEMBOURG

Je suis certainement ivre, et cependant ma lucidité est très grande. Ivre d'amour, ivre d'orgueil, ivre de divinité, je vois clairement des choses que je ne comprends pas très bien, et ces choses je vais les raconter. Mon aventure se déroule devant mes yeux avec une netteté parfaite; c'est une féerie à laquelle j'assiste toujours; je suis encore au milieu des lumières, des gestes, des voix... Elle est là. Je n'ai qu'à tourner la tête pour la contempler, je n'ai qu'à me lever pour aller toucher son corps de mes mains et de mes lèvres... Elle est là. Spectateur privilégié, j'ai emporté avec moi la reine du spectacle, témoignage que le spectacle fut une des jour-

nées de ma vie réelle. Cette journée fut une nuit, mais une nuit éclairée par un soleil de printemps, et voici qu'elle continue, nuit ou jour, je ne sais... La reine est là. Mais il faut que j'écrive.

L'histoire abrégée de mon aventure paraîtra demain matin dans le *Northern Atlantic Herald* et elle fera bientôt le tour de la presse américaine pour nous revenir par les agences anglaises; mais cela ne me satisfait pas. J'ai télégraphié, parce que c'était mon devoir; j'écris, parce que c'est mon plaisir. L'expérience d'ailleurs m'a appris que les nouvelles gagnent plutôt en précision qu'en exactitude à cheminer de câble en câble, et je tiens à l'exactitude.

Comme je vais écrire avec bonheur! Je me sens dans la tête, dans les doigts, une rapidité inconnue...

Au premier avis des émeutes pieuses qui transformaient en forteresses nos paisibles églises, paisibles à la manière des vieux châteaux hantés, le journal dont je suis depuis dix ans le correspondant me demanda des détails, avec une certaine impatience. Comme je demeure rue de Médicis, ayant une passion surannée pour le Luxembourg, ses arbres, ses femmes, ses oiseaux, je descendis vers la place Saint-Sulpice. Il faisait doux, quoique le jour commençât à baisser. La place était occupée par des enfants qui jouaient en revenant de l'école; tout autour, de grands omnibus vides roulaient; un tramway veuf d'un cheval partait quelquefois, avec difficulté, cependant qu'un autre arrivait avec peine, puis tournait sur lui-même, sans grâce. Mon séjour prolongé à Paris m'a rendu badaud,

autant qu'un autre. Rien ne m'étonne et tout m'amuse. Je suis d'ailleurs, de ma nature, à la fois sceptique et curieux. C'est pourquoi, levant les yeux vers l'église, mon attention fut vivement surexcitée par ce fait que les verrières du côté de la rue Palatine semblaient comme illuminées par les rayons d'un éclatant coucher de soleil. Or le soleil n'avait pas brillé de la journée et, même si le ciel eût été pur, aucun rayon, aucun reflet ne pouvait, à cette heure tardive, éclairer le côté sud de l'église Saint-Sulpice. Je songeai à un incendie, mais nulle trace ne s'en voyait dans le ciel. Il se passait certainement quelque chose d'insolite à l'intérieur. Je me hâtai vers la porte de la rue Palatine. Comme j'avançais, sans perdre de vue les fenêtres, je m'aperçus que la lueur semblait maintenant descendre le long de l'église, comme si l'on eût promené dans ce

bas-côté de la nef de puissantes torches. Au moment où j'entrai, les fenêtres près du chœur commençaient à briller, celles qui reviennent du côté du portail étant maintenant obscures.

La porte poussée, je me dirigeai vers la chapelle de la Vierge, derrière le maître autel. Elle semblait illuminée comme pour une fête, et cependant je n'entendais aucun chant, aucune musique, je ne percevais aucun bruit. J'avançais à pas que je croyais précipités, mais qui étaient au contraire fort lents, car, à ma grande honte, je me sentais trembler: dans le grand silence de cette triste basilique, mon cœur, me semblait-il, battait comme une cloche. A un moment, les lumières de la chapelle brillèrent d'un tel éclat que je dus fermer les yeux. Quand je les rouvris, il faisait noir et quelques lampes seulement répandaient

dans l'obscurité devenue complète les vagues lueurs accoutumées.

Un homme était debout, la main posée sur la grille fermée de la chapelle. Tout en lui semblait moyen. Il n'avait de remarquable que la profonde attention avec laquelle il considérait la statue de la Vierge. Je voulais continuer mon chemin, désireux d'interroger quelque prêtre ou quelque sacristain, d'abord sur le phénomène lumineux qui m'intriguait beaucoup, ensuite, comme c'était mon devoir, sur les événements qui se préparaient sans doute pour le lendemain; je voulais continuer mon chemin, j'étais pressé d'en finir, car les églises ne me sont pas, surtout le soir, un séjour agréable; je voulais m'en aller, je voulais parler, mais je me sentais attaché aux dalles, je tremblais de plus en plus, et je ne pouvais, enfin, m'empêcher de contempler

l'inconnu. Je le voyais de profil. Ses cheveux, qu'il avait courts, légèrement bouclés, me parurent châtains, ainsi que sa barbe, qui était entière, peu fournie sur les joues et modérément longue. Ses vêtements ressemblaient beaucoup aux miens; c'étaient ceux d'un monsieur correct sans prétention; il était ganté de gris, tenait à la main une canne et un chapeau rond. Je me sentais devenir fou, ne pouvant m'expliquer l'intérêt qui m'arrêtait devant une vision si ordinaire. Je ne comprenais pas davantage l'attention avec laquelle l'inconnu fixait la Vierge. Un curieux d'art eût passé vite; un dévot se serait agenouillé. Je commençais à perdre la tête, à me sentir malade, quand cet homme, si ordinaire et pourtant si singulier, tourna les yeux vers moi. Ces yeux, extrêmement brillants, achevèrent de me troubler. Je baissai les miens,

non sans avoir noté que la figure très pâle était des plus douces et des plus intelligentes. Il me sembla même discerner sur ces traits délicats un sourire d'une ironie infiniment bienveillante, comme j'en ai vu sur certains portraits de beautés lombardes. Ce sourire enchantait et intimidait en même temps. « Ce me serait un grand bonheur, me disais-je, les yeux toujours baissés, de pouvoir jouir encore une fois de ce sourire », mais je n'osais pas regarder l'inconnu qui, je le devinais, continuait, lui, de me regarder. Je ne tremblais plus, je me sentais dans cette sorte d'état de confusion heureuse que l'on éprouve près d'une femme aimée et redoutée. Je n'attendais rien, et pourtant il me semblait qu'il allait arriver quelque chose.

Nous étions à peu près à trois pas l'un de

l'autre. En étendant le bras, nous aurions pu nous toucher la main.

— Venez, dit-il.

Ce seul mot suffit pour faire cesser tout mon trouble. La voix était très agréable. Elle me pénétra d'une émotion douce. En même temps, je devins aussi libre et aussi satisfait que devant un ami très ancien et très aimé. Cet inconnu de l'heure précédente, il me sembla l'avoir connu de tout temps Je me trouvais familier avec son visage, son air, son regard, sa voix, son intelligence, ses vêtements même. Une force irrésistible m'inclina à lui répondre, et en ces termes :

— Je vous suis, mon ami.

Toute ma surprise avait disparu et quoique je me rendisse bien compte que l'aventure était singulière, j'étais dans un tel état d'esprit que je ne la sentais pas comme singulière.

Je m'approchai de lui. Il prit mon bras et cela me parut tout naturel. N'étions-nous pas de vieux amis ? Ne l'avais-je pas connu dès l'âge de trois ou quatre ans ? Oui, et bien qu'il fût certainement beaucoup plus âgé que moi, il avait joué avec moi dans mon berceau. Tout cela s'arrangeait très bien dans ma tête. Je le répète, depuis ce moment jusqu'au matin à l'aube, c'est-à-dire tout le temps que je passai avec lui, je n'eus pas un moment d'étonnement. Ce qui arrivait, ce que j'écoutais, ce que je disais, les mouvements inhabituels de la nature, tout me sembla parfaitement à sa place.

Je m'approchai donc et, quand son bras fut passé sous le mien, que je repliai respectueusement et avec la joie d'un amant, un long et précieux entretien commença entre nous.

LUI

C'est ça qu'ils appellent ma mère ! Mais ils sont pleins de si bonnes intentions ! N'est-ce pas, mon ami, que ce sont de braves gens ?

MOI

De très braves gens. Vous ne trouvez pas votre mère ressemblante ?

LUI

J'ai eu tant de mères que cette image ressemble sans doute à l'une des femmes qui ont cru m'enfanter ; ce qui me fait sourire, c'est leur innocence, leur conception virginale de la maternité, la robe blanche, l'écharpe bleue. Et cependant cette église, l'une des plus laides du monde entier, est une des moins puériles. Les prêtres qui la desservent ont

gardé quelque illusion intellectuelle. Ils ont une piété probe et raisonneuse. Les miracles anciennement décrits leur semblent prouvés par leur antiquité même. Ils savent que j'ai marché sur l'eau, un soir de tempête, mais s'ils avaient vu les verrières de leur église embrasées de lumières, en auraient-ils cru leurs yeux ? Tu as vu, tu as cru et tu es venu, mon ami. Cette lumière brillait pour toi seul.

MOI

O mon ami!

LUI

Pour parler aux hommes, il me faut l'intermédiaire d'un homme, et je t'ai choisi, je t'ai fait signe. Tu n'étais pas obligé de répondre. Mon pouvoir n'est pas tel qu'il force les volontés. Je puis séduire, je ne puis pas commander.

MOI

Je fus très surpris, j'avais peur, mais je marchais comme vers un bonheur, comme vers un moment d'amour. Mais pourquoi la lumière s'est-elle éteinte, au moment où j'approchais de vous?

LUI

Parce que ta curiosité était devenue du désir. Rien ne pouvait plus t'arrêter. Le fer était en chemin vers l'aimant. Es-tu heureux?

MOI

Il me semble que ma vie se réalise, il me semble que mes jours passés ne furent qu'une préparation à l'heure présente.

LUI

Tu es donc heureux? Mais tu vas l'être bien davantage. Il y a des choses que les hom-

mes ont toujours fait semblant d'ignorer. Quand tu les auras entendues de ma bouche, tu auras reçu en même temps le courage de les redire, et cela te vaudra une gloire éternelle, une gloire qui durera autant que la terre elle-même, peut-être autant que la civilisation dont tu fais partie.

MOI

N'est-il pas une autre éternité, une vraie éternité?

Mon maître, car je sentais maintenant que cet ami ancien était mon maître encore plus que mon ami, mon maître voulut bien sourire en me regardant avec une tendre ironie, mais il ne répondit pas à ma question.

Allons, dit-il, après un moment de silence, nous promener au Luxembourg.

MOI

Y pensez-vous ?

Cette fois il voulut bien rire. Il riait doucement.

Nous fîmes tout le tour de la sombre église, pour sortir par la rue Palatine. Je remarquai qu'il ne prit point d'eau bénite, et même, comme j'avançais la main vers la conque, il murmura :

— Inutile.

La nuit était complète. Nous gagnâmes en silence la rue Servandoni. Les rares passants nous croisaient ou nous dépassaient sans émotion, sans curiosité aucune. Une jeune femme cependant, qui descendait lentement la rue,

considéra mon compagnon avec des yeux qui me semblèrent ardents. Peut-être que, s'il avait été seul, elle eût été encore plus hardie. Une idée plus folle que les regards de la jeune femme me traversa l'esprit.

— Elle vous a regardé, dis-je, comme si elle vous connaissait.

LUI

Tout le monde me reconnaît, quand je le veux. Cette jeune femme ignore ce que suis. Elle me croit un homme tout pareil aux autres hommes, et cependant, si j'avais été seul, son regard eût été bien plus vif, car elle désire de douces paroles, elle désire des baisers. Mais quel serait son destin, si j'avais cédé à sa muette sympathie! Les femmes que j'aime perdent toute notion raisonnable de la vie,

et je n'ai point encore touché leur main, effleuré leurs cheveux, que toute leur chair pleure de volupté. Si j'insiste, elles fondent comme une figue à mon soleil. Saveur douce et cruelle ! Si je me retire d'elles, elles meurent de douleur, et si je reste près de leur cœur, elles meurent d'amour.

MOI

Les mystiques ont dit quelque chose de cela.

LUI

Ils en ont montré quelque chose, mais enveloppé dans les herbes fades de leur piété.

MOI

Sainte Thérèse...

LUI

Elle a cru que je l'aimais passionnément.

Cette fatuité fit que je me détachai d'elle. C'est le cœur de femme le plus solide que j'aie jamais rencontré et, avec cela, une facilité d'illusions ! Elle crut vraiment mourir entre mes bras : j'étais bien loin. Cependant, à ce moment suprême, je la consolai d'une pensée, car elle le méritait par sa constance. Ce qu'elle a écrit d'elle-même n'est pas sans intérêt pour les hommes, mais les prêtres, qui se mirent à exciter son génie, lui inspirèrent bien des folies, telles que sa vision de l'enfer. Je ne vous dirai pas, mon ami, quelles sont les femmes que j'ai le plus aimées. Presque aucune n'a laissé de nom parmi vous. Une femme qui est aimée et qui aime ne passe point son temps, comme l'illustre Thérèse, à décrire les stations de l'amour. Elle vit et elle meurt, voilà tout.

Comme je méditais ces paroles qui troublaient un peu mon entendement, nous étions arrivés devant les grilles du Jardin. Là, je m'arrêtai, contemplant le sombre dessin des grands arbres nus. De lourds nuages noirs passaient dans le ciel, qu'un invisible croissant de lune éclairait très faiblement.

— Qu'il est triste, dis-je, ce parc, par un soir d'hiver, et plus triste encore à travers ces barreaux!

Mais la porte s'entr'ouvrit et nous entrâmes. J'avais vu tant de choses, entendu tant de paroles, éprouvé tant d'émotions étranges, que ce nouveau miracle ne me causa qu'une médiocre surprise. Nous étions dans le jardin.

— Allons, dit-il, du côté des roses.

MOI

Du côté des rosiers.

LUI

Du côté des roses.

Comme nous avancions, un jour doux et pur naissait. Les arbres soudain feuillus et les marronniers, fleuris de hampes blanches et rouges, s'emplirent de chants d'oiseaux. Des merles, au plus haut des branches, lançaient leurs appels aigus. Des abeilles déjà passaient en murmurant ; une mouche se posa sur ma main.

Le grand parterre était tout épanoui. Un parfum m'enveloppa d'une précieuse douceur. Nous dérangeâmes un chat qui guettait deux pigeons roucoulants. Mon ami cueillit une

rose rouge, puis une blanche, puis une jaune. A ce moment, il me parut qu'il était cinq heures du matin par une belle journée d'été.

MOI

Je suis heureux ! Je suis heureux !

LUI

Les roses, ces roses, c'est à me rendre jaloux des hommes. La rose de vos jardins, la femme de votre civilisation, voilà deux créations qui vous égalent aux dieux. Et dire que vous regrettez encore le paradis terrestre ! Ève ! Ève, mon ami, c'était une vachère, c'était le plaisir d'un chasseur d'oiseaux ou d'un bouvier matinal. Ève, quand vous avez toutes ces vraies jeunes femmes qui enchantent vos yeux et désespèrent vos rêves !

MOI

C'était pourtant une œuvre divine. Votre père...

Mais je me tus, tremblant de bonheur. Trois jeunes femmes s'avançaient vers nous. Elles étaient vêtues de blanc. De légers chapeaux de fleurs ornaient leurs chevelures légères couleur de blé. Elles marchaient lentement, se tenant par la main ; leurs sourires faisaient une lumière dans la lumière. A la vue des roses nouvelles, elles crièrent toutes ensemble comme des enfants et demeurèrent les bras levés vers les rosiers, craintives et troublées par le désir.

Je regardais, prisonnier du charme, mais, mon ami, avec l'aisance d'un roi, fit quelques pas vers elles, et leur tendit les roses qu'il

avait cueillies. Elles les prirent en rougissant et les passèrent dans leur ceinture. Celle qui était la plus grande, qui avait les plus beaux cheveux, les plus beaux yeux et la beauté la plus harmonieuse, remercia d'un sourire et de quelques paroles, puis ajouta :

— Nous vous cherchions.

LUI

Quand on me cherche, comme ils disent, on me trouve toujours.

Ce furent alors des rires charmants, des rires qui faisaient rire mon cœur.

ELLE

Comme les roses sont belles sur cette terre!
Oh ! cette grosse rouge, je l'aime !

LUI

La voici pour tes cheveux, mon amie.

ELLE

Je suis contente!

J'osai à mon tour cueillir une rose

— Celle qui est rose et jaune, celle qui a beaucoup d'épines, dit près de moi la voix douce de l'autre jeune femme.

Elle avait bien deviné que je pensais à elle.

MOI

Celle qui fait saigner les mains, et le cœur, peut-être.

L'AUTRE

Ne vous piquez pas les doigts, j'en serais désolée.

MOI

Et si je me piquais le cœur ?

Elle baissa les yeux sans répondre, prit la rose et rejoignit sa compagne. Elle était plus féminine, plus humaine. Celle qui avait la faveur de mon ami paraissait d'une nature supérieure et ses enfantillages même devaient être divins.

La troisième jeune femme ne fut pas oubliée. Elle était petite et frêle, timide avec un ciel d'innocence dans les yeux. Elle ne quittait pas la plus grande dont elle semblait la sœur ou l'amie préférée. Elle ne fut pas

oubliée; mais elle dédaigna la fleur que je lui destinais et, entrant dans le parterre, elle se cueillit tout un bouquet de roses. Mon ami la regardait avec complaisance.

LUI

Enfant gâtée.

LA PETITE

J'en ai de toutes les couleurs. Pour moi! Pour moi! Pour moi!

Et, les prenant l'une après l'autre, elle les respirait avec une volupté égoïste.

Mon ami s'éloignait avec deux des jeunes femmes. Je le suivis avec l'autre, avec celle qui semblait m'avoir choisi.

L'AUTRE

Tiens, vous saignez? Je vous avais prévenu.

Une goutte de sang s'était écrasée sur mon doigt. Je regardai la jeune femme sans lui répondre. Elle n'avait pas l'air ironique que je lui soupçonnais. Rassuré, je me rapprochai d'elle ; elle appuya sa main sur mon bras.

A mesure que ces scènes charmantes se déroulaient, je m'adaptais à ce milieu singulier. La suite de l'aventure me parut bientôt des plus naturelles. Nous nous promenions le matin dans un beau parc solitaire et fleuri. Ce sont des choses qui arrivent dans la vie, aussi bien que dans les rêves, et je fus bientôt tout à mon plaisir.

Nous marchions maintenant dans un jeune

bois de marronniers. Des hampes roses tombaient parfois à nos pieds. Nous descendîmes des escaliers, nous en gravîmes d'autres, nous vîmes des bassins et des vasques, des statues de pierre et des orangers, un cyclope et la nudité d'une nymphe, des fleurs de toutes les couleurs, des arbres de toutes les écorces, des arbustes de toutes les feuilles, et des pigeons qui, d'un vol oblique, descendaient sur les gazons parmi le vol des moineaux effarouchés.

L'AUTRE

Mon nom? Quelle idée ! Vous l'apprendrez, si vous êtes destiné à le savoir. Il n'est pas mystérieux. Appelez-moi « amie », je vous le permets, pour cette journée.

MOI

Nous aurons donc toute une journée ?

L'AUTRE

Cela vous semble long, une journée ?

MOI

Long et bref à la fois, près de vous.

L'AUTRE

Vous verrez que cela sera bref.

MOI

Hélas !

L'AUTRE

Où sont-ils ? Je ne les vois plus ? Ah ! je les retrouve. Là-bas, sous le cerisier en fleurs.

MOI

Et elle ?

L'AUTRE

Que voulez-vous dire ?

MOI

Son nom ?

L'AUTRE

Elle ? Mais c'est Elle, c'est la vie, c'est la jeunesse, c'est la beauté, c'est l'amour. Elle !

MOI

Je ne demande plus rien. Je suis heureux.

L'AUTRE

Déjà !

MOI

Je suis heureux et je désire encore, mais sans inquiétude. Je désire avec délices, avec calme. Je sens en moi une paix divine, une paix pleine de voluptés présentes et de voluptés futures.

L'AUTRE

Avec lui, on est toujours heureux, on s'habitue à son bonheur et pourtant on le sent toujours croître. J'ai dit : déjà ? N'interprétez pas ce mot selon vos idées d'hier.

MOI

Pourtant il prêtait au rêve.

Elle baissa les yeux, comme la première fois, sans confusion, avec une coquetterie surhumaine. Quand ses paupières se relevèrent, lentement, il me sembla voir dans son regard une aube de tendresse. Elle me prit la main et m'entraîna.

L'AUTRE

Venez vite, ils nous attendent.

Sous un berceau vert, des fauteuils rustiques étaient rangés autour d'une table lourde en bois équarri. Une jatte de lait, des tasses à fleurs, du pain bis, des fraises : c'était virgilien. La petite effeuilla, dans le lait où elle jeta les fraises, une rose rouge.

LA PETITE

Ce sont mes lèvres. Je vous donne mes baisers.

Elle rougit beaucoup en disant cela, cependant que sa grande amie l'attirait dans ses bras et baisait ses yeux.

Quand nous eûmes commencé de prendre ce repas matinal, mon ami, sans plus s'occuper des jeunes femmes, renoua la conversation que leur arrivée avait interrompue.

Nous étions l'un en face de l'autre, deux de nos compagnes assises ensemble d'un même côté, la petite de l'autre, occupée à assembler selon leurs nuances toutes sortes de fleurs qu'elle avait cueillies au cours de la promenade.

LUI

Mon père... Vous parliez de mon père. J'ai peur que vous ne vous soyez fait de lui une idée exagérée. Il était, n'est-ce pas? très puissant, assez intelligent, équitable, mais, avouez-le, il n'était pas bon...

MOI

Vous en parlez comme s'il n'était plus ?

LUI

Il n'est pas mort, mais il est vieux. Les dieux finissent par vieillir. Il s'est retiré dans le

silence éternel des intelligences désabusées. Il donne encore des conseils, lui seul pourrait expliquer certaines évolutions humaines, mais l'indifférence des vieillards a desséché son cœur. Il n'a jamais beaucoup aimé les hommes, il s'est détourné d'eux entièrement. Moi, au contraire, je les aime...

MOI

Seigneur...

Je me levais, et c'était pour tomber à genoux. D'un geste, il apaisa mon émotion.

LUI

Pourquoi Seigneur ? Je ne suis pas votre seigneur. Ecoutez-moi et rassurez-vous. Voyez ces jeunes beautés, comme elles sont quiètes et souriantes. Elles jouent avec les fleurs, elles

vous regardent avec des yeux amusés : en avez-vous peur ? Et cependant, ne diriez-vous pas des déesses ? Ah ! comme vos femmes sont plus que vous, hommes, près de la nature et près du divin ! Si vous aviez une maîtresse, je vous aurais prié d'aller la chercher : elle me regarderait sans timidité.

Les jeunes femmes se mirent à rire. Elles étaient maintenant toutes les trois du même côté de la table et, penchées sur la moisson parfumée, murmurantes comme des abeilles, remuantes comme des lys où le vent passe, on ne savait si elles écoutaient le langage du Maître ou le langage des fleurs.

Ce spectacle contribua à me rasséréner, après les paroles de mon ami, que cependant je ne comprenais pas.

LUI

La conception religieuse que vous avez aujourd'hui du monde, la conception que vous appelez chrétienne, du nom qui me fut donné lors de l'une de mes visites terrestres, est une des plus faibles que l'humanité ait jamais imaginée. L'intelligence pratique a fait des progrès, en un certain sens; depuis les philosophes grecs d'avant Socrate, l'intelligence spéculative a presque constamment rétrogradé. Pour avoir un système qui ait quelques lointains rapports avec la vérité, il faudrait verser dans les fables de la mythologie païenne la philosophie cinématique d'Epicure. Prenez, si vous voulez, si la pensée latine vous est plus familière, le Poème de Lucrèce et les Métamorphoses d'Ovide; essayez une construction qui fasse la part du détermi-

nisme universel et la part du caprice divin... C'est difficile ? Pourquoi. Les hommes, quoique soumis, vous le savez, et très étroitement, à des lois physiques fatales, ne sont-ils point, en apparence, aptes à l'initiative ? Vous êtes libres, quand vous vous croyez libres. Il en est de même des dieux, mais la liberté des dieux s'exerce sur une matière bien plus vaste, sur une matière qui, sans être infinie (il n'y a pas d'infini), est immense. Leur puissance, si supérieure qu'elle soit, est du même ordre que la puissance humaine. La Grèce a touché le nœud de la question, et si elle ne l'a pas dénoué, c'est qu'il n'est pas dénouable : le créateur du monde, le régulateur du monde, c'est le Destin. La Fatalité règne au-dessus des dieux, comme les dieux règnent au-dessus des hommes et, sous sa main, mon ami, nous sommes tous égaux, exactement comme vous

sous la mort, génies, rois et mendiants.

Pour dissimuler le trouble où me jetaient ces paroles, je me tournai vers les jeunes femmes. Elles n'étaient plus que deux.

ELLE

La petite est allée chercher d'autres fleurs. Il y en a qui se fanent si vite. On dirait que la chaleur de la terre suffit à les dessécher.

L'AUTRE

Que de fois les baisers ont tué l'amour !

MOI

Ne dites pas cela, mon amie, ce n'était pas l'amour, c'était le caprice.

L'AUTRE

Le caprice et l'amour se cachent sous la même robe.

Je voulus mettre ma main sur la sienne. Elle la retira et je n'eus qu'un doigt, mais je le serrai, sans résistance.

LA PETITE

Voici d'autres fleurs.

L'AUTRE

Elles vont encore se faner.

LUI

Non, elles ne se faneront pas.

LA PETITE

Là, vous voyez bien.

MOI

J'ai eu besoin de cette diversion pour m'habituer à votre discours, mon ami.

LUI

Oui, vous êtes un homme et vous resterez tel. Il faut que vous restiez un homme.

MOI

Est-ce que je ne deviendrai pas supérieur aux autres hommes, quand j'aurai écouté, quand j'aurai compris ?

LUI

Oui, si vous comprenez.

MOI

La phase chrétienne a donc été une erreur de l'humanité ?

LUI

L'humanité n'a jamais vécu que dans l'erreur, et d'ailleurs il n'y a pas de vérité, puisque le monde est en perpétuel changement.

Vous avez acquis la notion d'évolution, qui, en de certaines limites, est exacte, mais vous avez voulu conserver en même temps la notion de vérité : c'est contradictoire. Si vous arriviez à construire, dans votre intelligence, l'image vraie du monde, elle ne serait déjà plus ressemblante pour vos petits-enfants. Car si le monde évolue, vous évoluez pareillement et l'homme, d'une génération à l'autre, n'est plus le même homme. Vous vous efforcez, sans cesse, de retrouver la ressemblance du vieillard avec le portrait de l'enfant. Ce sont des jeux. Enfin, cela vous occupe.

MOI

Oui, la recherche de la vérité est une des grandes occupations des hommes. On passe pour heureux quand on l'a trouvée ; et si on ne peut la trouver soi-même, on partage la

trouvaille d'un voisin. Le voisin ne refuse jamais. Ce besoin de vérité tourmente les hommes vers le moment que les passions charnelles leur laissent du répit.

LUI

La Nature fut cruelle en permettant à ses créatures de survivre à la période d'expansion physique. Mais vous avez tiré parti de cette cruauté même, et je crois que beaucoup de vieillards chez vous sont plus heureux que beaucoup de jeunes gens. La vérité leur est enfin une maîtresse fidèle.

Je ne pus m'empêcher, à ce mot, de regarder la jeune femme que j'appelais l'Autre. Elle me regardait aussi, mais elle baissa les yeux en rougissant.

LUI

Je ne puis modifier même pour un instant la forme de votre cerveau humain, les habitudes de votre entendement. C'est pourquoi j'entre dans toutes vos manies de langage, j'use de tous vos mots abstraits ! N'en soyez pas dupe. Ce n'est pas une approbation. La vérité est une illusion et l'illusion est une vérité.

MOI

Pourtant, votre présence ici, vos paroles...

LUI

Vous ne croirez plus en moi, quand vous ne me verrez plus, et vous ne saurez jamais si cette nuit, cette nuit d'hiver, claire et chaude comme un matin d'été, si cette nuit de bonheur fut une vérité ou une illusion.